



Médiévales

Langues, Textes, Histoire

54 | printemps 2008
Frères et sœurs

Elsa MARMURSZTEJN, *L'Autorité des maîtres. Scolastique, normes et société au XIII^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 2007, 431 p.

Claire Angotti



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/medievales/5273>

DOI : 10.4000/medievales.5273

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2008

Pagination : 159-162

ISBN : 978-2-84292-217-7

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Claire Angotti, « Elsa MARMURSZTEJN, *L'Autorité des maîtres. Scolastique, normes et société au XIII^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 2007, 431 p. », *Médiévales* [En ligne], 54 | printemps 2008, mis en ligne le 23 octobre 2008, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/5273> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/medievales.5273>

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2022.

Tous droits réservés

Elsa MARMURSZTEJN, *L'Autorité des maîtres. Scolastique, normes et société au XIII^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 2007, 431 p.

Claire Angotti

- 1 Le livre d'Elsa Marmursztein est issu d'une thèse de doctorat soutenue en 1999 à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales. Cet ouvrage n'est pas la simple publication du travail de doctorat mais en est une synthèse, dense et mûrie. Il se fonde sur la connaissance approfondie et la maîtrise de sources complexes, parfois inédites, longtemps négligées par les historiens : les *quodlibeta*. Il s'agit d'une forme de dispute, d'un exercice magistral développé par l'Université au XIII^e siècle, organisé pendant deux périodes de l'année universitaire. Le problème auquel le maître a à répondre est soulevé par un auditeur de la dispute, par toute personne (*quolibet*) souhaitant y assister : la *questio* peut porter sur n'importe quel sujet (*de quolibet*).
- 2 E. Marmursztein étudie les questions quodlibétiques de quatre maîtres qui semblent avoir eu une prédilection pour cet exercice : un dominicain, Thomas d'Aquin († 1274) et trois séculiers, Gérard d'Abbeville († 1272), Henri de Gand († 1293), Godefroid de Fontaines († ca. 1306-1309), deux générations de théologiens qui ont enseigné à Paris. L'auteur fait aussi référence à d'autres œuvres de ces maîtres, quand elles éclairent leurs *quodlibeta*, à des ouvrages qui ont alimenté leurs réflexions (commentaires des *Sentences* de Bonaventure et Richard de Mediavilla, la *Summa aurea* de Guillaume d'Auxerre, les *quodlibeta* de Servais du Mont-Saint-Éloi, etc.)
- 3 E. Marmursztein étudie de manière magistrale, au travers des *quodlibets* variés qui leur ont été posés, la manière dont les maîtres ont affirmé leur autorité et proposé des normes à l'ensemble de la société. Parallèlement à ce premier objectif, l'auteur développe une réflexion sur le fonctionnement du *quolibet* dans l'élaboration de cette norme. Ainsi elle démontre en quoi ces « questions-limites » que sont les *quodlibeta* proposés à la rationalité et à l'analyse sont, pour les maîtres, l'occasion d'embrasser des

champs problématiques vastes. Chaque chapitre est ainsi fondé sur l'analyse d'une (série de) question(s) quodlibétique(s) : l'auteur en expose les enjeux doctrinaux et intellectuels et met en rapport la *questio* avec son contexte politique et social.

- 4 L'ouvrage est structuré en trois grandes parties : la première (p. 19-82) traite de l'image de la fonction intellectuelle et de la construction de l'autorité des maîtres. L'auteur s'intéresse à la manière dont ils se présentent comme élite intellectuelle (chapitre 1). Ce n'est qu'à la fin du XIII^e siècle que les maîtres s'affirment comme élite sociale en proposant un schéma tripartite affirmant la puissance et l'autorité de leur activité intellectuelle (le *studium*) face à l'autorité ecclésiastique (*sacerdotium*) et laïque (*regnum*). L'étude des *quodlibeta* permet à l'auteur d'analyser la réflexion des maîtres sur leur pratique et leur responsabilité sociale. Tous les théologiens insistent sur l'acte d'enseigner, sur l'importance de l'effort de transmission, n'hésitant pas, à l'instar d'Henri de Gand, à affirmer que la fonction (d'enseignant) primait le titre (de maître). Les *quodlibets* sont la manifestation de ce souci pédagogique et doctrinal.
- 5 De fait, dans leurs *quodlibeta*, les théologiens affirment qu'ils ont seuls compétence à former les gens d'Église justifiant, ainsi une forme de leur responsabilité sociale (chapitre 2). Par delà les différences et les controverses, maîtres séculiers comme mendiants sont attachés à l'affirmation de la supériorité de la science théologique, susceptible de former, du fait de leur activité d'enseignement, l'ensemble des cadres de l'Église, *mediocres* (« intellectuels intermédiaires », tels que les prédicateurs) et par leur biais, les *minores* (prêtres de paroisses). Cette « aristocratie du savoir » emploie l'image aristotélicienne de l'architecte pour souligner la suprématie de la fonction intellectuelle et spéculative sur la fonction pastorale. L'ambition des théologiens est donc vaste : il s'agit rien moins que d'établir des principes que d'autres mettraient en pratique, non seulement au profit de leurs élèves et de leurs confrères ou au profit de l'institution ecclésiastique mais aussi (et surtout) au profit de la société toute entière.
- 6 L'enseignement des maîtres s'est cependant heurté à un certain nombre de limites (chapitre 3). Les disputes quodlibétiques ont été l'occasion de réfléchir à la nécessité, parfois, de taire ou de rétracter leur enseignement. Plusieurs *quodlibeta* ayant pour sujet le mensonge ou les « vaines paroles » ont été l'occasion de développer le thème du crédit à accorder à la parole magistrale. Dans ce chapitre, E. Marmursztejn analyse aussi les rapports complexes entretenus par les maîtres et les puissants. Les maîtres (notamment Henri de Gand, Godefroid de Fontaines), conscients des enjeux dont ils étaient l'objet, se posent de fait comme « docteurs de la vérité » responsables de la collectivité chrétienne. Ils revendiquent une liberté intellectuelle afin d'élaborer une *communis opinio magistrorum* qui doit se développer au-delà du monde des écoles.
- 7 Ces trois chapitres constituent le cadre indispensable pour saisir les deux parties suivantes qui traitent ainsi de l'ambition normative des théologiens (p. 83-150) puis des normes qu'ils proposent à la société chrétienne (p. 151-264).
- 8 Le chapitre 4 inscrit la réflexion normative des théologiens dans le contexte de l'élaboration des normes laïques, ecclésiastiques qui marquent les XII^e-XIII^e siècles. La norme voulue par les théologiens s'inscrit dans un cadre chrétien, constitué par la loi nouvelle que les théologiens considèrent comme donnée par le Christ. Toute loi humaine est ainsi le résultat de l'interprétation progressive qu'ils conduisent. L'auteur décrit, de manière synthétique, la mise en place de différentes normes (laïque, ecclésiastique) et leur très grande diversité. Se manifeste ainsi la normativité issue du

prince législateur et ses principaux développements, ainsi que la normativité liée à l'affirmation des droits savants.

- 9 Le chapitre 5 porte sur les *quodlibeta* ayant conduit les maîtres à évaluer les normes et les pouvoirs normatifs ecclésiastiques. Les sujets abordés par les *quodlibeta* sont très variés. Leur point commun est de conduire les maîtres à définir autorité pontificale comme autorité épiscopale. Ces questions posées aux maîtres, ces « cas limite » nécessitent de leur part une définition des notions qu'ils emploient tout comme la justification de leur intervention vis-à-vis des diverses autorités ecclésiastiques.
- 10 Le chapitre 6 correspond à l'évaluation de la norme et des pouvoirs laïcs par ces mêmes théologiens. E. Marmursztejn s'appuie sur l'analyse rigoureuse des solutions proposées par les maîtres à des questions quodlibétiques très variées, et s'attache aussi à leurs méthodes de démonstration. Est essentiellement visé le pouvoir princier au travers de *questiones* touchant la capacité à légiférer. Ce thème, au cœur des préoccupations des hommes du XIII^e siècle, est à relier à la construction du pouvoir étatique qui doit, selon les maîtres, être ordonné au bien commun. Les théologiens n'hésitent d'ailleurs pas à poser les limites de l'autorité du prince. En insistant sur la science nécessaire au bon prince et sur l'obligation qu'il a de justifier sa législation (notamment fiscale), les maîtres s'offrent en modèles : le pouvoir normatif du prince doit être bâti sur une science et une pédagogie.
- 11 Souverain pontife, évêques, princes, auteurs de la norme, comme prêtres, moniales, contribuables, juifs, sujets de la norme, sont l'objet de la pensée et de l'exercice de la normativité théologiques. Les maîtres sont donc conduits à proposer des normes à l'ensemble de la société chrétienne, normes qu'étudie E. Marmursztejn dans la troisième partie de son ouvrage.
- 12 Les droits portant sur les biens et les revenus ecclésiastiques sont l'objet du chapitre 7. Plusieurs questions quodlibétiques touchent en effet à la dîme et à la question, vitale pour les maîtres séculiers, du cumul des bénéfices. Les quatre maîtres dont E. Marmursztejn étudie l'œuvre quodlibétique se sont penchés sur la dîme. La permanence des *questiones* posées sur ce sujet trahit un contexte où sa perception, exclusive à l'Église, était très contestée. E. Marmursztejn se livre à une comparaison des méthodes comme des solutions magistrales : malgré des divergences, leur point commun est, tout en s'appuyant sur le droit canon, de s'affranchir de ce dernier et de proposer des solutions qui ne sont pas celles des juristes, affirmant, une nouvelle fois, le caractère ancillaire du droit. Quant à la question portant sur les bénéfices, les maîtres sont unanimes sur les critères qui doivent prévaloir : tout à la fois l'utilité de l'Église et les compétences de ses ministres. Au-delà d'un argumentaire *pro domo*, les séculiers insistent sur la valeur du desservant et justifient, outrepassant ainsi le droit canon, le cumul des bénéfices.
- 13 Le chapitre 8 prolonge le thème de l'acquisition et des échanges de biens qui concernent surtout les laïcs. Les questions économiques entrent effectivement dans le champ de la pensée scolastique : se forme, sous l'influence de la théologie morale, une sorte d'« éthique économique ». Ce sont les contrats de rentes qui sont l'objet de l'analyse des théologiens : ils donnent lieu à d'âpres débats. Cela permet aux maîtres d'élaborer non seulement des solutions originales (par exemple sur le rôle et la fonction de l'argent) mais aussi de s'interroger, par delà la réflexion sur les biens, sur le statut des personnes.

- 14 E. Marmursztejn souligne que la personne humaine est au cœur du système normatif promu par les théologiens (chapitre 9). L'originalité de la pensée des maîtres tient au fait qu'ils modèlent le droit des personnes sur celui des biens. Une fois encore, une série de questions, qui peut paraître hétéroclite, permet de saisir l'effort normatif des maîtres concernant les droits personnels (obligation créée par des vœux, baptême forcé des enfants juifs etc.). Toutes ces *questiones* et les réponses nuancées qu'ont proposées les maîtres démontrent qu'ils accordaient une place essentielle aux relations entre les personnes.
- 15 C'est pour cette raison que l'ouvrage s'achève par un chapitre consacré à la question de la responsabilité personnelle (chapitre 10). Plusieurs *questiones* traitées par Henri de Gand, permettent au maître de développer très finement et de manière extrêmement novatrice une pensée axée sur l'intention personnelle, mise en relation avec la normativité pénale. Le maître met l'accent sur les droit individuels, insistant sur l'idée que la personne a un droit de propriété sur elle-même, idée dont certains philosophes du XVII^e siècle seront les héritiers. On saisit l'ambition universaliste de la norme universitaire : les théologiens dépassent le droit positif et proposent ainsi à l'ensemble de la société une norme élaborée, malgré des divergences d'opinion et des controverses, selon des méthodes et des valeurs communes.
- 16 Les théologiens ne se sont donc pas coupés des réalités, des enjeux sociaux : E. Marmursztejn en conclut que cette attitude est la preuve qu'ils se pensent comme un « troisième pouvoir », attitude qui justifie l'engagement de ces intellectuels dans le monde pratique.
- 17 Jusqu'alors peu de travaux démontraient l'extraordinaire fécondité de la dispute quodlibétique, se cantonnant, pour l'essentiel, à des présentations doctrinales de la pensée de tel ou tel maître (c'est ce qui a souvent été fait pour Thomas d'Aquin ou Henri de Gand), en liant *quodlibet* et querelle entre séculiers et mendiants (pensons aux travaux d'Y.-M. Dufeil), en décrivant strictement le genre littéraire spécifique que constitue la dispute quodlibétique (comme l'ont fait les pionniers que sont A. Landgraf et P. Glorieux, ou, plus récemment, J.F. Wippel). E. Marmursztejn renouvelle entièrement la manière d'employer les sources quodlibétiques. Sans rien céder aux enjeux doctrinaux qui sous-tendent les questions qui sont posées aux maîtres, elle démontre l'importance du *quodlibet* dans l'élaboration de la pensée scolastique.
- 18 Accompagné d'une bibliographie et d'un index des noms de personnes (on regrettera toutefois l'absence d'un index portant sur les concepts employés par les maîtres) l'ouvrage d'E. Marmursztejn riche, érudit, s'inscrit au confluent de l'histoire des universités (J. Verger) et de l'histoire des intellectuels qui les peuplent, groupe social dont l'étude a été lancée par J. Le Goff en 1957, étude à laquelle E. Marmursztejn contribue magistralement ; au confluent aussi des travaux portant sur le maniement du savoir (O. Weijers) et sur l'anthropologie scolastique (A. Boureau), *L'autorité des maîtres* illustre la complexité de l'identité des intellectuels, la haute idée qu'ils se faisaient de leur fonction sociale, leurs efforts pour la mettre en pratique dès le XIII^e siècle.